



Réception de Philippe Claudel

DISCOURS DE XAVIER HANOTTE

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 29 AVRIL 2017

Mesdames, Messieurs,
Cher Philippe,

Le croiras-tu ? J'imagine que oui : en matière de discours, les usages académiques prescrivent le vouvoiement, surtout lorsqu'il s'agit de recevoir comme aujourd'hui, avec toute la dignité qui imprègne ces vieux murs, un nouveau membre au sein de notre compagnie. En conséquence, et puisqu'il y a des témoins, tu voudras bien me pardonner si j'adopte, le temps de cet exercice, un style formel — dont nous tâcherons d'exclure tout caractère compassé. Entre nous, ce serait trop drôle.

Le destin — d'aucuns parlent plutôt de hasard — possède à fond l'art des surprises. Qui eût pu prédire, ce soir de mai 2001, que les deux plumitifs lauréats du discret prix Lucioles, l'un pour *Quelques-uns des cent regrets*, l'autre pour *Derrière la colline*, occupés à discuter littérature en sifflant force vins blancs, à quelques mètres de leur chambre d'hôtel deux étoiles, se retrouveraient seize années plus tard, si possible un peu plus déplumés, au sein d'une docte assemblée où il n'est, certes, aussi question que de littérature, mais sous les ors d'un petit Royaume dont je sais fort bien qu'il vous est cher.

La scène nocturne, littéraire et bibitive se passait à Vienne — non celle du Prater et du *Troisième Homme*, mais la cité rhodanienne fort éloignée des brumes de Lorraine et de Belgique. Ainsi, presque fortuitement, naissent les affinités littéraires, lesquelles ne sont guère qu'une variante de cette amitié que vous aimez

tant à célébrer dans la vie comme dans vos écrits. Mais c'est là, aujourd'hui, me donner une importance hors de propos.

Comme un défi au temps, je vous retrouve aujourd'hui tel que je vous découvris alors. Car le succès — et peu importe le sens qu'on donne à ce mot puisque tous sont valables en ce qui vous concerne —, n'a changé ni l'homme ni l'écrivain. Tout au plus vous accompagne-t-il, ce succès, avec un air d'évidence d'où l'arrogance est absente. À votre sujet, les trompettes de la renommée jouent *largo*, sans stridence, et ne s'en font que mieux entendre — au déplaisir de certains, tant pis pour eux. Peu vous importe d'ailleurs, car les salons à la mode vous voient moins souvent que les tables de vos amis, Paris moins que Dombasle, la riviera et ses lieux chics moins que la haute montagne et ses sommets. Pour autant, on ne prétendra pas que votre couvert chez Drouant vous cause des maux d'estomac, ni que les prix majeurs qui vous échurent, dont un mémorable Renaudot, vous lancent sur la voie du doute ou, à l'inverse, de la facilité. Non, Claudel demeure Claudel, et le souvenir du grand Paul — qui troqua un temps le pilier de Notre-Dame contre une colonne de l'église du Sablon —, s'il n'oriente en rien votre parcours, risque un jour de vous être un brin redevable. En tout cas, vous voici pourvu d'un fauteuil dans lequel, si mes sources sont exactes, le grand homme se fût très volontiers assis.

On reconnaît là, simplement — adverbe qui vous va bien —, une foncière indépendance. Ne déclarez-vous pas à qui veut l'entendre que *jamais vous ne lisez ce qu'on écrit sur vous* ? Eh bien moi, cher Philippe, je vous crois. Mais puisque vous êtes ici, à ma merci en quelque sorte, veuillez m'excuser d'emblée : car à défaut de lire ce que je vais avancer à votre propos, il vous faudra bien souffrir de l'entendre.

Nous passerons rapidement sur votre biographie. Outre que je ne pourrais en donner davantage qu'une esquisse, d'ailleurs bricolée à partir de rares confidences glanées à quelques sources plus ou moins officielles, elle ne rendrait pas justice à cette part de vous, essentielle et magnétique, dont le rayonnement perce le mince écran de vos œuvres : telle désespérance devant la cruauté du monde, telle résilience face à l'épreuve, telle volonté têtue de croire en l'homme malgré tout, telle tendresse paternelle inquiète jusque dans le bonheur, telle révolte contre la bêtise obtuse de nos sociétés... Bref, tout cela qui contribue, parmi d'autres traits

encore, à définir l'homme que vous êtes et, par capillarité, définit aussi l'écrivain et ses écrits.

Car contrairement à certains tenants d'une écriture blanche jusqu'à l'inexistence, exsangue jusqu'à l'anémie et cérébrale jusqu'à la désincarnation, votre matière, si je ne me trompe, c'est bien l'épaisseur de l'humain, sondée jusqu'aux tréfonds de l'émotion, entre sainteté et abjection. Chez vous, le cœur et le corps sont plus que jamais indissociables et indissociés. Mais s'ils lestent votre écriture — et de quelle façon —, cette dernière connaît l'art de cheminer sur des sentiers de crête, où peu parviennent à se maintenir. Sur ces voies étroites, un seul faux pas suffit à précipiter la fiction dans la glu du mélodrame ou, pour mieux dire, dans un tragique racoleur et autosatisfait. Or vous n'y tombez jamais. La prouesse n'est pas mince.

Comme vous, l'université m'a enseigné l'art de décortiquer le texte littéraire, de pratiquer sur son corps toutes sortes d'autopsies. S'il m'en est évidemment resté quelque chose, je n'ai pourtant pas l'âme théoricienne. Pour mieux comprendre comment ce piège du mélodrame, quoique toujours ouvert, attend en vain votre chute, je proposerai donc, comme le dilettante qu'il m'arrive d'être, une brève promenade à travers quelques-unes de vos œuvres, car le choix est vaste.

Mais d'abord, puisqu'on ne pourrait *faire sans*, un peu de biographie. Père gardien de la paix, mère ouvrière en confection, vous plongez vos racines dans cette Lorraine qui vous est chère — et à laquelle vous reviendrez toujours. Vous menez une jeunesse joyeuse et désespérée comme toutes les jeunesses. Quand certains en sortent adultes, vous en émergez sans perdre cette part d'enfance têtue qui vous préservera de trop de sagesse. L'université fera de vous un agrégé de lettres et l'auteur distingué d'une thèse sur André Hardellet. Vous enseignez votre langue selon un cursus classique mais aussi, et peut-être surtout, dans des milieux que n'atteignent pas nécessairement les échos d'une culture institutionnalisée. Durant douze années, le monde pénitentiaire devient l'un de vos terrains d'action et vous y découvrez une source vive d'humanité. La fréquentation à peine moins longue du handicap infantile vient compléter votre apprentissage de cet humain dont rien, pour citer Térence, ne vous demeure étranger.

À priori, le monde de l'édition semble alors bien éloigné de vos préoccupations. Tout change en 1999 — permettez la version belge —, quand

vosre route croise celle d'un auteur de chez nous, peu suspect d'académisme, le regretté Jean-Claude Pirotte. Par son entremise, vous débarquez donc chez Balland, qui publie votre premier roman, *Meuse l'oubli*.

Nous voici dans l'œuvre. La promenade commence.

Dès la dédicace que vous me faites de ce livre premier — que je me permets de citer : « Par amour de la Belgique et des Belges, et dans la nostalgie d'une terre ardennaise où j'ai vécu des heures délicieuses » — je découvre les prémises d'un tropisme septentrional, qui se tournera aussi, avec plus de fidélité encore, vers ce *proche orient* de vos origines. Le narrateur de *Meuse l'oubli*, écrasé par le deuil de la femme aimée, y fuit une Belgique et une Flandre à jamais marquées par la lenteur, la sensualité et la luxuriance, vers un exil ardennais qui, par endroits — et je sais que la comparaison n'aura pour vous rien de désobligeant — évoque l'itinéraire inaugural et mosan du *Balcon en forêt* de Julien Gracq. Car chez vous, et certainement dans la première partie de votre œuvre — notamment, nous le verrons ensuite, *Quelques-uns des cent regrets* — le paysage se fait personnage et, par son côté liquide — fleuves, canaux, pluies — imprègne votre prose et lui communique un rythme fait de courants calmes et d'accélération subites. *Meuse l'oubli*, dans son cadre vibrant composé d'une rivière, d'une forêt et, entre les deux, d'un petit bourg brouillardieux, nous conte donc une histoire de deuil et de résurrection. Parvenu au bout de la douleur, le narrateur lucide — « Pourquoi le mal nous reste-t-il quand le doux nous délaisse ? » — goûte enfin, au terme de son parcours initiatique, le sentiment de redevenir quelconque, de rejoindre la grande famille des humains ordinaires. Après être passé par tous les stades du désespoir, de la révolte face à l'injustice ultime de la mort, le personnage claudélien, loin de vaincre, trouve la force de supporter ce qui l'écrase, auquel il refuse, en fin de compte, d'identifier le monde qui l'entoure et dans lequel il doit vivre.

Car si le monde et les hommes tolèrent l'injustice et contribuent à sa prolifération, le monde et les hommes recèlent aussi toutes les beautés, toutes les bontés qui, pour être simplement vues, requièrent un regard épuré par la douleur.

On le dira, on l'écrira, on le répétera, cher Philippe : l'univers que cerne patiemment votre écriture, de livre en livre, met à nu et surtout en scène, avec une certaine violence, parfois aux lisières du supportable, toutes les contradictions que cet univers prend si peu la peine de cacher. La tension qui en résulte pourrait, de

manière évidente, se résoudre dans une expression mélodramatique teintée de complaisance. Or, et j'insiste là-dessus, vous ne cédez jamais à cette facilité. La performance réclame une maîtrise peu commune. Comme le dit au héros malheureux de *Meuse l'oubli* un patron de bistrot philosophe — et l'on en croise quelques-uns au fil de vos textes : « Au lieu chaque soir de nous gueuler ton histoire, tu ferais mieux de l'écrire, ce serait plus paisible. » Et le lecteur de se dire que vos premiers romans, vous auriez fort bien pu les gueuler. Heureusement pour lui et pour nous, vous avez préféré les écrire.

Au deuil de la femme aimée succède un retour à l'enfance et ses racines, à travers l'évocation d'un grand-père dont le jeune narrateur du *Café de l'Excelsior* (1999) affirme avec foi qu'entre deux diatribes et deux pêches miraculeuses, *il fut un poète du silence*. Ici aussi, ici particulièrement peut-être, le paysage contribue à faire vivre un monde où les noms de péniches construisent une modeste cathédrale de souvenirs fantasmés. Les personnages en sont à la fois les gardiens et les prisonniers. Le café des vieilles personnes y voisine avec l'atelier du marbrier, dans une paisible métaphore du parcours humain. Au loin, la grande ville fait miroiter son exotisme comme autant de menaces. Et le récit de se terminer par la séparation pressentie et redoutée, le deuil du grand-père coïncidant avec celui de l'enfance. *La vie a passé*, dit-il. *Je suis devenu un homme, c'est à dire pas grand-chose.*

Pas de rupture dans l'œuvre, qui se déploie avec la tranquille assurance d'un fleuve de plaine. L'expérience du deuil, son exploration lucide se poursuit dans ce qui constitue, selon moi, la pierre liminaire des grands romans claudéliens. Publié en 2000, *Quelques-uns des cent regrets* met en scène un double mouvement, contraire seulement en apparence : celui d'un retour aux sources, vers un paysage à la fois noyé et en déroute, et celui du détachement par rapport à une mère devenue étrangère au fil d'abandons successifs. Partagé entre ressentiment et culpabilité, le narrateur, *petit assassin, meurtrier geignard d'une fleur à peine éclos*e comme il aime à se déprécier, découvre le décor au sein duquel sa mère s'est étiolée loin de lui, où tout le monde, jusqu'au curé, survit à la perte de l'espérance. Dans cet univers réduit, mesquin, où seule la nature recèle quelque grandeur, la sincérité n'est pas de mise, au contraire du mensonge. Ne reste à ses habitants que le rêve en guise d'évasion. Mais gare aux conséquences. Un des indigènes avertit le narrateur : *Méfie-toi des rêves, petit, et surtout n'en fais jamais commerce !* Car les réveils sont

cruels, et rassemblent les déçus, les naufragés de la vie dans ces petits bistrotts chaleureux, tous cousins du *Café de l'Excelsior*, qui émaillent de leur présence les premiers romans, mouillages à la fois sûrs et passagers dans l'universelle dérive du continent humain.

Le tableau semblerait noir et presque désespéré, si n'intervenait en manière de correctif un humour à la fois tendre et décapant. Portraits pittoresques, situations burlesques viennent tempérer avec efficacité et surtout justesse l'acidité du constat. L'art subtil de la métaphore fait le reste. Ainsi, dans *Quelques-uns des cent regrets*, l'odyssée drolatique, dans le bourg envahi par les eaux, du narrateur accompagnant le cercueil de sa mère jusqu'au cimetière, finit-elle par parodier quelque traversée de l'Achéron, un fantasme croque-mort municipal y jouant avec une réjouissante maladresse les Charon de service.

Enfin, *Quelques-uns des cent regrets* donne le premier exemple majeur d'un des procédés claudéliens les mieux maîtrisés : celui de la pirouette narrative. Alors que le lecteur croit maîtriser le sujet de sa lecture, une révélation de dernière minute le force à revoir ses batteries, à mettre en question les certitudes acquises au fil de son exploration du texte. Pourtant, aucune duplicité ne saurait être reprochée au romancier. Simplement, il rappelle au lecteur qu'il lui faut toujours faire preuve d'humilité par rapport à la fiction, rester ouvert à toutes les propositions. Ainsi, dans *Quelques-uns des cent regrets*, à quelques pages de la fin, le portrait encadré du père absent, fringant as de l'aviation, se révèle n'être qu'une vulgaire photographie découpée dans les pages d'un magazine. Comme le lecteur, le narrateur comprend alors qu'il a vécu, le temps d'une vie ou le temps d'un roman, dans le mensonge de sa mère, et cette découverte ouvre en lui des interrogations qui touchent au vertige de l'existence. Voilà qui annonce une manière de faire, et notamment la surprise finale de *La petite fille de Monsieur Linh*.

Publié en 2000, *J'abandonne* clôt le cycle des premiers romans et la collaboration avec Balland. Ce roman-confession d'un homme au bout du rouleau, que seule sa paternité sauve du désespoir, va plus loin dans la noirceur contemporaine que les œuvres précédentes. Le narrateur, dont le travail consiste à amener au don d'organes les familles de décédés, ne supporte plus l'enfer moderne dans lequel il vit, gouverné par la bêtise, l'indifférence, la violence et le cynisme. *Tout cela, dit-il, me donne le sentiment d'être étranger, un homme qui ne reconnaît plus*

les routes, les chemins où ses semblables chaque jour se pressent. Je crois que je ne veux plus les suivre. Au bout de son inventaire, ce jeune père veuf provoque sciemment la confrontation avec ce monde dont il ne veut plus. La violence se déchaîne alors, brute et dévastatrice. Car les masques sont tombés, les acteurs du quotidien révèlent leur véritable visage. *Mon collègue n'est pas un salaud. Il est seulement éminemment moderne,* déplore le narrateur. Déjà, dans *J'abandonne*, seule l'enfance sauve. Si le narrateur s'arrête au bord du suicide, lequel ressemble d'ailleurs à un sacrifice, il ne le doit qu'à l'existence de sa fille, ce petit être que, démentant le titre du roman, il n'abandonnera jamais.

J'abandonne retrouvait de justesse un équilibre au bord du précipice. Sous la forme du récit, *Le Bruit des trousseaux* (2002), bien au contraire, en allant dénicher cette inaltérable part d'humanité là où peu s'attendent à la trouver, fait presque acte de militantisme contre le pessimisme le mieux installé. Sans doute, par la prise de distance qu'elle suppose, la forme romanesque eût-elle affadi le propos. L'expérience de l'enseignement en milieu carcéral, pour se dire, exigeait un discours direct, dont l'immédiateté n'interdisait pas un certain recul, et où la hauteur de vue ne se métamorphosait pas en faux témoignage. Dans cette suite de tableaux graves, dont la diversité kaléidoscopique, en refusant toute synthèse théorisante, fonctionne comme un grand miroir brisé, le monde pénitentiaire se donne à voir avec autant de pudeur que de franchise. *Cela sent le vécu,* pourrait dire monsieur Prudhomme. Comme vous le dites, cher Philippe, sans doute faut-il avoir connu la prison, fût-ce en qualité de visiteur, pour connaître enfin le véritable sens du mot liberté.

Hélas, cette promenade à travers vos œuvres ne me permettra pas de rendre justice à quantité de textes importants mais réputés mineurs pour de futiles questions de volume et de poids du papier. Car vous pratiquez avec bonheur les genres dits brefs, que vous donnez à ces éditeurs qu'on dit petits, et parmi lesquels vous comptez, là aussi, beaucoup d'amis. Cette fidélité qu'on sent naturelle a présidé à la naissance de petites perles dont, un jour peut-être, quelque passionné se donnera mission de faire un collier. Me sont particulièrement chers *La Mort dans le Paysage*, *Quartier*, *Nos plus proches orientés*, sans oublier les superbes nouvelles des *Petites Mécaniques*, où paraît un fascinant *doppelgänger* d'Arthur Rimbaud.

Mais une autre étape doit être franchie. *Le Bruit des trousseaux* vous avait vu entrer chez Stock. *Les Âmes grises* vous y installent et, d'un même mouvement, enfoncent devant vous les portes de la notoriété. Ce que beaucoup ignorent encore, c'est que cet avènement médiatique revêt, pour vous, moins d'importance que le mûrissement d'une amitié. Chez Stock, vous avez trouvé bien davantage qu'un éditeur. Votre relation avec Jean-Marc Roberts constituera, en soi, un roman d'amitié comme il en est peu.

Mais revenons aux *Âmes grises*, cet objet fictionnel non identifié qui déboule dans le paysage littéraire français de l'an 2003. Pour la première fois, nous quittons le monde actuel et voyageons à travers le temps. En France, non loin du front et d'une Grande Guerre dévoratrice que vous décrivez comme *monstre invisible, pays caché*, dans le microcosme maussade et fermé d'une petite ville, se produit *l'Affaire*. Alors qu'à quelques kilomètres de là, mal dissimulée par l'ondulation d'une colline, sévit la grande boucherie, on découvre sur les berges d'un canal le corps meurtri d'une petite fille assassinée.

Le narrateur, policier de son état, réformé et soustrait au carnage, accompagne l'enquête davantage qu'il ne la mène et, surtout, témoigne. Défile alors une inoubliable galerie de notables, qu'ils soient suspects comme le procureur Destinat, veuf inconsolable et hautain, ou chasseurs cruels tels le juge Mierck, lequel jouit du pouvoir autant qu'il en mésuse. Dans ce monde, s'ils ne sont pas tous innocents, les faibles n'ont aucune chance. L'institutrice se suicidera, la femme du narrateur mourra en couches. Quant aux autres, tels l'ancien dreyfusard devenu colonel de gendarmerie, ils vont là où le pouvoir les porte, au prix de la lâcheté et de l'injustice. Pourtant, dans ce monde entre chien et loup, rien n'est ni tout noir, ni tout blanc. Non, la grisaille du titre l'emporte. La vie continue. Le narrateur l'avoue : *Je savais qu'on peut vivre dans les regrets comme dans un pays*. Mais le courage lui manque. Où qu'il se tourne, l'obscurité l'entoure. Dans cette humanité souffrante, il renonce à porter l'espoir qui sauve. Son enfant ne vivra pas, et quant à celui qu'on avait d'abord cru innocent du meurtre, au grand dam du lecteur, il s'avère qu'il en était bien, tout compte fait, le pitoyable auteur.

Ce roman terrible, vibrant d'un regard lucide et violemment compassionnel, remportera le prix Renaudot et fera plus tard le sujet d'une adaptation cinématographique mémorable où, à côté de grands interprètes tels que Jean-

Pierre Marielle, Jacques Villeret ou Denis Podalydès, le lecteur complice vous reconnaîtra, cher Philippe, sous la soutane du curé désabusé. On n’y verra certes pas, rassurez-vous, les indices d’une vocation contrariée. Mais les écrivains ne sont-ils pas, aussi, des confesseurs ?

La petite fille de Monsieur Linh, qui suit en 2005, quitte résolument les voies de la noirceur. Un personnage lunaire, figure éternelle, hélas si actuelle, du réfugié, y fuit une guerre cruelle pour aborder à nos rivages où règnent paix et indifférence. Il emmène avec lui sa petite fille, du charmant nom de *Matin doux*, enfant calme, silencieuse et accommodante. Monsieur Linh, confronté aux malentendus d’une société policée et administrative, rencontre celui qui deviendra son ami, Monsieur Bark. Contrairement aux autres, Monsieur Bark n’a nul besoin de connaître l’idiome de Monsieur Linh. Il se borne à ouvrir son cœur. Chacun parle pour l’autre la langue qu’il n’est nul besoin de comprendre. Tout irait bien si, au terme du récit, l’on ne comprenait pas que la petite-fille muette n’est qu’une poupée, fragile comme le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Si *La petite fille de Monsieur Linh* tenait de la parabole, *Le Rapport de Brodeck*, qui sort en 2007, touche carrément à l’universel. Ce récit ambitieux, à la fois clair et fouillé, emprunte une forme romanesque complexe pour mieux dire, à travers une audacieuse transposition de l’Histoire avec un grand H, la condition précaire de l’homme, la faculté qu’il a de renoncer à son humanité pour faire le mal, mais aussi, en contrepoint, sa résilience salvatrice, la possibilité qu’il garde malgré tout de préserver en lui l’ultime étincelle, non seulement pour survivre au sens biologique du terme, mais encore affirmer son refus du néant. Brodeck, simple témoin d’un acte collectif ignoble, affaibli par son passé d’humiliation concentrationnaire, s’y voit promu rapporteur des faits par les assassins — gens bien ordinaires somme toute, d’une banalité à faire peur. Pour ses mandants, l’écriture n’est-elle pas le moyen de mettre à distance l’innommable, justement en le nommant ? Mais Brodeck, à la fois révolté et vaincu, ne le voit pas ainsi. Même clandestine, sa parole dénoncera. Et il ne lui restera plus dès lors qu’à quitter, avec les derniers justes, dans un geste de protestation qui est aussi renonciation, la communauté des coupables dont certains envieront son geste. Comme le dit le curé Peiper, *c’est la peur qui gouverne le monde*. Dans la vallée, tous les renards ont disparu. L’un d’eux accompagne pourtant le rapporteur. Depuis les camps,

Brodeck le sait bien : *L'homme est grand*, dit-il, *mais nous ne sommes jamais à la hauteur de nous-mêmes.*

Intervient une pause romanesque de trois ans, marquée par ... un accès d'hyperactivité. Non content de vous essayer à l'écriture théâtrale, vous retrouvez — en empruntant la voie royale — ce cinéma qui vous fascine depuis toujours et, fidèle, donnez aux éditeurs, seul ou avec la collaboration amicale d'un panel d'artistes, quelques-uns de ces petits textes inclassables qui font le bonheur des bibliophiles. Enfin, au bout d'une attente qui parut longue à beaucoup, sort en 2010 une nouvelle œuvre majeure, à mon avis trop peu estimée, je veux parler de *L'Enquête*.

Par son ampleur et son ambition, ce livre aurait pu être votre dernier. On y suit un Enquêteur, jamais nommé mais pourvu d'une majuscule, débarquant dans une Ville, avec majuscule, laquelle s'organise autour de l'Entreprise — toujours la majuscule. Cet homme simple, plutôt délicat et méticuleux, va encaisser, dans un crescendo à la fois comique et dramatique, tous les refus, toutes les désillusions, toutes les absurdités, toutes les tromperies et tous les malentendus dont se tisse un univers où personne n'entend plus personne. Les personnages qu'il rencontre, tous désignés par une fonction qu'ils remplissent si peu, au point d'en devenir interchangeables, ne répondent pas aux questions qu'on leur pose — ou alors à côté. L'incommunicabilité règne à tous les étages d'un monde en déshérence, où l'on croit entrevoir les silhouettes du *Château* de Kafka, du *Metropolis* de Fritz Lang ou du *Playtime* de Tati. Une société faussement réglée mais authentiquement dysfonctionnelle s'y drape dans les voiles trompeurs du fonctionnalisme le plus rationnel. Rien n'y marche mais personne ne l'avoue. Et le malheureux Enquêteur, peu à peu, de se concevoir comme *une sorte de rongeur pris dans un piège démesuré*, de voir dans l'Entreprise *un purgatoire amélioré*. Au bout d'un parcours catastrophique et continûment burlesque, notre homme, allant jusqu'à douter d'être encore en vie, se retrouve projeté au cœur d'une apocalypse blanche. Au fond de cette vallée aride, ne sont-ce pas des centaines, des milliers d'Enquêteurs aussi solitaires, aussi perdus que lui dont il entend la plainte étouffée ? Et dans un final aussi hallucinant qu'il est étrangement apaisé, ne finit-il pas par rencontrer le Fondateur, lui aussi majuscule. Un Créateur fatigué, un peu perdu qui, pour sa part, ne sait plus vraiment ce qu'il a créé ?

Fable foisonnante, aussi drôle qu'angoissante, *L'Enquête* n'explique rien, mais pose la seule question qui vaille d'être posée : celle du sens même de notre existence.

Ensuite, le cinéma vous requiert. C'est pour vous un retour aux sources vives de la fiction, dont j'aime à dire que vous êtes un *polypraticien*. Nulle contradiction. Notre compagnie compte d'ailleurs dans ses rangs quelques réalisateurs. Avec à votre compteur quatre longs métrages aussi divers qu'ils sont réussis, et à l'heure où cette Académie vient de couronner les auteurs d'une série télévisée, saluons ce renfort !

Le succès aidant, on en venait à craindre que vous renonciez au type d'écriture qui vous a d'abord fait connaître et apprécier. C'était compter sans votre fidélité. En amitié, d'abord. Le décès de votre éditeur et confrère écrivain Jean-Marc Roberts, en 2013, vous laisse inconsolable et dévasté. Comment faire face à cette perte ? L'écriture sera pour vous une réponse. Il y aura d'abord *Jean-Bark*, superbe tombeau, au sens poétique du terme, de l'ami disparu. On peut y lire, entre autres, l'affirmation qu'un livre, autant que pour soi-même ou quelque lecteur inconnu, peut aussi s'écrire pour son éditeur : *J'aimais te donner des textes, dites-vous. J'aimais imaginer l'aventure nouvelle que nous allions vivre ensemble avec le prochain livre*. Et vous n'en restez d'ailleurs pas là, car personne n'est dupe, sous les personnages du cinéaste et de son producteur malade, enfermé dans ce que vous nommez si justement un *corps inamical*, c'est vous-même et Jean-Marc Roberts que vous mettez encore en scène, dans *L'Arbre du pays Toraja* (2016), récit à la fois triste et chaleureux où l'amitié tient la première place et, surtout, se perpétue.

Mais il est temps pour moi de conclure ce trop long hommage. Comment mieux le faire sinon en vous citant ? Car j'ai trop peu souligné l'humour qui, lui aussi, vous caractérise. Sans doute faut-il voir en lui le meilleur remède au *syndrome de la grosse tête* qui menace toute la corporation des scribouillards, du meilleur au plus médiocre. En 2015, pour notre enseignement — et notre plus grand plaisir —, vous commettiez un opuscule propre à briguer le record du plus long titre en littérature française, mais surtout ouvrage salubre, que chaque candidat à l'écriture devrait conserver sur sa table de chevet. Je me lance : *De quelques amoureux des livres que la littérature fascinait, qui aspiraient à devenir*

écrivain mais en furent empêchés par diverses raisons qui tenaient aux circonstances, au siècle de leur naissance, à leur caractère, faiblesse, orgueil, lâcheté, mollesse, bravoure, ou bien encore au hasard qui de la vie fait son jouet et entre les mains duquel nous ne sommes que de menues créatures, vulnérables et chagrines. Tout un programme !

Enfin, puisqu'il faut vous laisser la parole, histoire peut-être de contredire toutes les allégations que je viens de formuler, je citerai volontiers cette phrase extraite du recueil intitulé *Parfums*, paru en 2012 : *Je suis comme les livres. Je suis dans les livres. C'est le lieu où j'habite, lecteur et artisan, et qui me définit le mieux.*

Dont acte.

Puisque vous êtes dans les livres, cette Académie ne vous sera d'aucun dépaysement. Vos illustres et moins illustres prédécesseurs vous l'auraient dit. Et d'ailleurs, puisque vous siégez déjà dans celle des Goncourt, ce ne sera jamais que la deuxième. Mais, nous l'espérons, la première dans votre cœur...

C'est dire l'ambition qui nous anime.

Bienvenue parmi nous, cher Philippe !

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Xavier Hanotte, *Réception Philippe Claudel. Séance publique du 29 avril 2017 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. Disponible sur :

<www.arllfb.be>